



Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

55 | 2015

(Se) former pour enseigner le français à ceux qui ne le parlent pas nativement -

Caroline Hervé-Montel. Renaissance littéraire & conscience nationale. Les premiers romans en français au Liban et en Égypte (1908-1933).

Caroline Hervé-Montel. Renaissance littéraire & conscience nationale. Les premiers romans en français au Liban et en Égypte (1908-1933).

Henri Besse



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/4338>

DOI : 10.4000/dhfles.4338

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 221-229

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Henri Besse, « Caroline Hervé-Montel. Renaissance littéraire & conscience nationale. Les premiers romans en français au Liban et en Égypte (1908-1933). », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 55 | 2015, mis en ligne le 13 décembre 2017, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/4338> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.4338>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

© SIHFLES

Caroline Hervé-Montel. Renaissance littéraire & conscience nationale. Les premiers romans en français au Liban et en Égypte (1908-1933).

Caroline Hervé-Montel. Renaissance littéraire & conscience nationale. Les premiers romans en français au Liban et en Égypte (1908-1933).

Henri Besse

- 1 Paris : Librairie orientaliste Paul Geuthner S.A., 2012, 603 p. ISBN : 978-2-7053-3845-9
- 2 Le sous-titre dit l'objet de l'ouvrage, et son titre, la thèse qui s'y trouve principalement défendue. Mais en quoi ces « premiers romans en français au Liban et en Égypte » peuvent-ils être dits une « renaissance littéraire » ?
- 3 Pour en appréhender l'objet, son « corpus » selon Hervé-Montel (désormais H.-M.), mieux vaut en débiter la lecture par ses deux annexes (« Présentation des œuvres » ; « Biobibliographies » de leurs auteurs). Il est constitué de dix-sept romans (dont une trilogie), quinze d'entre eux étant parus entre 1908, date de publication, à Paris, des « deux tout premiers romans en français en Égypte et au Liban » (p. 179¹), celui de Checri Ganem (*Da'ad*) et celui de Niya Salima (*Les Répudiées*), et « le début des années 1930 », qui voit s'épanouir « le roman égyptien en arabe » (Naguib Mahfouz, Tawfik El Hakim...) et « les premiers grands romanciers libanais en langue arabe, Tawfik Awwad et Maroun Abboud » (175). Deux romans de ce « corpus » sont parus à Beyrouth bien plus tard : en 1958, *Sous la baguette du coudrier* d'Éveline Bustros, qu'elle dit avoir écrit « sous le choc du drame survenu au Liban en 1921 » (558) ; *Le Retour du prodigue* (1972), seul roman du poète Hector Klat, rédigé en 1913-1919 alors que, « pour fuir les persécutions ottomanes » (571), il était en Égypte. Dix-sept romans écrits en français par dix auteurs, dont huit ne sont pas des natifs de cette langue, et deux des natifs ayant vécu en Égypte. Quatre des non-natifs y sont dits égyptiens² : Albert Adès, Ahmed Deïf, Elian Finbert, Albert Josipovici ; et quatre, libanais : Éveline Bustros, Checri

Ganem, Hector Klat, Jacques Tabet. Une parfaite parité – entre une Égypte, qui ne s'était émancipée de l'Empire ottoman que pour tomber sous la coupe de la Grande-Bretagne à la fin du XIX^e siècle, et un Liban, province ottomane passée sous mandat français après la guerre de 1914-1918 – que viennent rompre deux « Français d'Égypte » : François Bonjean, qui enseigna durant cinq ans sa langue natale à l'École normale supérieure du Caire³ avant de l'enseigner dans d'autres pays arabes⁴ ; et Eugénie (Le)⁵ Brun, alias Niya Salima, épouse d'un pacha égyptien.

- 4 C'est donc un « corpus » dont la diversité tant des contenus que des formes romanesques interroge, y compris H.-M. Ainsi qualifie-t-elle le *Mansour* de Bonjean (dont Deïf est le co-auteur du premier tome, le collaborateur du second, et absent du troisième) de « première autobiographie fictive régionale profane » (541) ; *Sous le règne de la Licorne et du Lion* de Finbert, de « pamphlet anti-britannique », seuls *Le Batelier du Nil*, *Hussein* et *Le Fou de Dieu* du même méritant, à ses yeux, d'accéder « pleinement au statut de roman » (543). Que ces œuvres soient des romans ou non, qu'elles traitent du Levant ou non, que leurs auteurs soient non natifs ou natifs du français, elles ont en commun d'être en français, une langue y ayant un indéniable prestige et une influence culturelle importante depuis au moins un demi-siècle. Elle y était devenue l'apanage d'une élite minoritaire mais assez (et parfois très) privilégiée, passant sa vie entre le Levant de ses origines et l'Europe de ses aspirations.
- 5 Si Mohamed Abdou, héros du troisième tome de *Mansour* (que signe seul Bonjean), était d'une famille de fellahs de Basse-Égypte, aucun(e) de nos dix auteur(e)s ne l'est d'une famille paysanne ou ouvrière du Levant ou de France. Les auteurs masculins ont tous eu la possibilité de faire des études primaires et secondaires dans des établissements, en général catholiques mais ouverts aux élèves non chrétiens (juifs ou musulmans), et c'est auprès de maîtres venus souvent de France qu'ils ont appris sinon à parler du moins à écrire en français et qu'ils se sont familiarisés aux romans français de leur temps. Et la plupart ont suivi des études supérieures soit en Europe (Finbert achève des études de pharmacie et de lettres à l'université de Genève ; Josipovici des études de droit en France), soit au Levant (Tabet sort de l'université jésuite Saint-Joseph de Beyrouth ; Deïf, de l'université égyptienne Dar el-Ulum). Le moins diplômé d'entre eux est le Français Bonjean qui, bien que né dans une famille bourgeoise (lignée de pharmaciens, père publiciste), fréquente « plusieurs écoles de façon discontinue » (553) et finit par entrer dans une école normale primaire d'où il sortira instituteur. Quant aux deux auteures, elles n'ont probablement pas fait d'études supérieures, mais leur environnement familial, et les milieux dans lesquels elles vivaient, leur ont donné une solide formation intellectuelle (leurs publications non romanesques en attestent). Tou(te)s sont plus ou moins bilingues français-arabe⁶ (y compris Bonjean, qui se met à l'arabe dès son arrivée au Caire, et Le Brun, qui n'a pas manqué de s'y frotter après son mariage), souvent trilingues (arabe-anglais-français), voire polyglottes (Finbert maîtrise, outre ces trois langues, le russe et le yiddish).
- 6 Pourquoi dès lors les non-natifs du français ont-ils choisi cette langue plutôt que l'arabe ou l'anglais dans leurs créations romanesques ? Le fait que le français n'était pas la langue des empires (ottoman et britannique) qui régentaient alors le Levant a joué son rôle, le français n'y étant pas « la langue de l'Autre », comme on lit souvent dans les études francophones, mais « une autre langue » possible, ce que H.-M. appelle une *alterlangue* (213). Mais le fait que Deïf soit, parmi les non-natifs⁷, le seul musulman suggère que les religions minoritaires, soumises à l'islam depuis un millénaire, y ont

aussi eu leur part : Adès est d'une famille sépharade depuis longtemps égyptienne ; Finbert et Josipovici sont de familles ashkénazes qui le sont depuis une génération ; et les quatre libanais sont de familles chrétiennes, maronites pour Ganem, Klat et Tabet, grecque-orthodoxe pour Bustros. Développer une « conscience nationale » libanaise ou égyptienne, fût-ce sous couvert romanesque, était aussi, pour ces minoritaires, une façon d'échapper à leur sujétion religieuse.

- 7 H.-M. a divisé son ouvrage en trois grandes parties d'environ 150 pages chacune. Y alternent des passages théorisants, qui s'appuient sur des références de bon aloi (qualification universitaire oblige), et des passages qui en font l'application aux œuvres (d'amples citations permettent d'en apprivoiser ponctuellement les textes) de son « corpus ».
- 8 La première, intitulée « Roman et identité nationale » (17-176), emprunte, pour ce qui est du genre, aux « théoriciens du roman et du récit – Benjamin, Lukás, Goldman, Girard, Ricœur – » (74) ; et pour ce qui est de « l'identité nationale », à Benedict Anderson dont « L'imaginaire national » (*Imagined communities*, 1983) sera résumé par Edward Saïd en *Nations are narrations* (31). Les premiers font du « roman moderne, d'essence critique et oppositionnelle » (144), un genre « issu des sources de la modernité, à savoir d'Europe », que nos auteurs perçoivent « comme le moyen approprié pour contester l'autorité et la valeur de vérité des discours anciens ou traditionnels » (123), pour critiquer « cheik, maître, père, époux tyrannique » (172). Une critique d'autant plus libre qu'elle s'exerce dans « un genre allogène », quasi absent de la tradition littéraire arabe, et qu'elle est formulée dans une langue tout aussi « allogène » (170), langue de haute culture qui permet à une élite politiquement marginalisée⁸ de se distinguer tant au Levant qu'en France.
- 9 Pour H.-M., ces romans sont « d'abord des romans de jeunesse », où « une génération nouvelle » (171) exprime ses aspirations et valeurs au nom des peuples au sein desquels elle vit, ou a vécu, sans en être tout à fait. D'où l'aspect autobiographique de nombre d'entre eux, réel (le *Mansour* de Bonjean relate d'abord la vie de Deïf) ou fictif (Occacha, « l'homme-vent » du *Batelier du Nil*, c'est aussi Finbert), et leurs accents nationalistes. Leurs auteurs s'y identifient volontiers à ce qu'ils ne sont pas, à « un type national pur », le fellah pour l'Égypte, le montagnard pour le Liban (150). C'est que, écrivant « presque tous en exil » (85), ils se veulent des « acteurs de la fabrication de cet imaginaire national » (61). Ils n'avaient évidemment pas lu Lukás ou Anderson mais les romanciers français du XIX^e siècle (qu'ils soient dits « romantiques », « historiques », « réalistes », « naturalistes » ou « orientalistes »), et c'est sur eux qu'ils modèlent leur dire romanesque tissé, au gré de leurs affinités et desseins, dans une intertextualité romanesque française. Et c'est quand H.-M. délaisse son armature théorisante pour analyser finement ces textes métissés, qu'elle est le mieux à même de nous inciter à les (re)lire.
- 10 La seconde partie (177-363) a pour titre : « Stratégies de légitimation, le capital du savoir », et pour sous-titre : « Intertextualité, polyphonie et *alterlangue* ». Formulations abstraites, tout comme les intitulés (des infinitifs : *Hériter*, *Révéler*, *Traduire*) de trois des quatre chapitres qui la composent. Le seul à disposer d'un intitulé plus explicite, par ailleurs motivant pour les lecteurs de *Documents*, est le premier : « Apprendre et écrire en français en Égypte et au Liban au début du XX^e siècle ». Mais, de fait, il n'en est guère question, une annexe – présentée comme « un tableau comparé des langues en Égypte et au Liban au début du XX^e siècle » apportant des « données historiques concrètes »

(180) – y est annoncée trois fois (à cette page et dans les notes 334, 373) sans y être présente. Ce chapitre initial est néanmoins capital à qui veut appréhender l'idée sous-jacente à l'ensemble de cette seconde partie. Pour l'Égypte, H.-M. s'appuie sur les travaux relativement récents d'Irène Fenoglio ou de Frédéric Abécassis ; et pour le Liban, sur la thèse plus ancienne de Sélim Abou⁹, recteur de l'université Saint-Joseph de Beyrouth de 1995 à 2003. Elle y rappelle qu'en Égypte, le français est venu apporter « une réponse à la demande éducative » d'élites (qu'elles soient indigènes ou d'origine européenne, qu'elles soient musulmanes ou non) ayant adopté le français comme « une structure de communication commune » (183), mais elle y signale aussi, fait moins connu, que l'arabe n'y a remplacé l'osmanli ottoman en tant que langue officielle qu'en 1870 (190, note 120) – et sans doute plus tard au Liban. Il en résulte que le bilinguisme arabo-français d'Égypte n'est « ni un bilinguisme de masse, ni un bilinguisme d'État » (193, note 328 citant Fenoglio). Il en est allé autrement au Liban, où le français a été, dès la fin du XIX^e siècle, un « instrument de prise de pouvoir et d'imposition d'un univers symbolique par une élite libanaise francophone » (194), résultant d'un « partage d'intérêt entre la France et la communauté maronite » (197). Une « revendication de francophonie » qui fut, sous le mandat français en 1922, « une stratégie de prise du pouvoir par les chrétiens du Liban », et en 1962, suite au coup d'État du parti social nationaliste syrien, « une stratégie de maintien au pouvoir » (198). D'où, au Liban, « un mythe culturel lié au français qui fait de cette langue un mythe national » (213), d'autant plus autorisé que nombre des « excellents arabophones réformateurs de la *Nadha* [« renaissance » ou « réveil » culturel et linguistique, à la fin du XIX^e siècle, du monde arabo-musulman] se trouvent (être) nés chrétiens » (200). Mythe que Tabet a été un des premiers à promouvoir dans son *Émancipée* (1911), une idylle malheureuse entre un jeune libanais chrétien et une touriste américaine, « preuve de l'incompatibilité des cultures orientales et occidentales » (549), et dans son *Hélissa, princesse de Tyr et fondatrice de Carthage* (1921), sorte de pendant du « mythe gaulois » de la France impériale et républicaine. Pour Tabet, les citoyens du (futur) Liban doivent se penser comme « membres d'une patrie et non comme membres d'une communauté et d'une confession » (209), ce qui, on en conviendra, est plus proche de Renan et du nationalisme français, que de Herder et des nationalismes de la *Mitteleuropa*. Ainsi, qu'on soit d'Égypte ou du Liban, écrire un roman en français dans le Levant du début du XX^e siècle engage « deux filiations parallèles » (222), qui contraignent à « combiner de façon complexe deux langues et deux cultures dans (un) même espace littéraire national » (226). À rompre avec ces contraintes, on court le risque de ne pas être publié en France, d'être extradé d'Égypte (tel Finbert, après son pamphlet anti-britannique) ou du Liban (tels Tabet ou Klat durant la guerre 1914-1918). D'où des prudences et des audaces d'écriture dont cherchent à rendre compte les trois autres chapitres de cette seconde partie.

- 11 *Hériter* y signifie quelle part de la haute culture arabe (épique, poétique, coranique), il faut insérer dans son écriture romanesque en français pour montrer qu'on est « doté d'un capital de savoir supérieur à celui du lecteur européen » (228), ce qui peut mener à une certaine « exhibition de l'intertextualité avec la haute culture locale » (227). Mais il faut aussi, pour ne pas déplaire au lecteur européen, montrer son habileté à manier les codes et normes littéraires de la haute culture française, par une sorte « d'annexion d'auteurs et de textes du patrimoine français » (261). *Révéler* y signifie que, écrivant dans une langue allogène pour un public allogène, l'on peut y dire fictivement ce que l'on ne peut d'ordinaire dire en langue et culture arabes : y peindre une misère (qu'on

n'a pas toujours connu soi-même), exprimer son moi, parler des corps et du sexe. H.-M. est frappée par « l'omniprésence de la sexualité dans les littératures francophones émergentes au Liban et en Égypte » (287), ce qu'elle lie au français, langue où l'on peut « tout se permettre » (286), et à ce que la sexualité est « un indicible dans la littérature arabe moderne » (288). Et *Traduire* signifie qu'on y traduit, plus ou moins littéralement, les parures de politesse ou d'insulte de la sociabilité levantine, qu'on en reprend les chansons et proverbes, qu'on s'efforce d'en reproduire les rythmes et scansions. Bref, on dit en français un monde quasi absent de la littérature arabe, monde que les lecteurs européens ne connaissent que de l'extérieur (par la littérature orientaliste ou coloniale) et qu'ils peuvent ainsi avoir l'impression de connaître de l'intérieur, parce que dit par des autochtones. Si l'on peut regretter que l'analyse stylistique de ces textes hybridés ne soit pas plus poussée¹⁰, la conclusion de cette partie (357-363) est, pour qui n'est pas spécialiste du Levant d'alors, particulièrement éclairante quant au fait que « la langue française n'a (eu) ni la même fonction ni le même destin en Égypte et au Liban » (361).

- 12 La troisième partie (363-519) est intitulée « Littérature, langue et pouvoir », sous-titrée « Éditer, critiquer, classer », ce qui renvoie aux enjeux et circonstances de la publication, diffusion et réception de ces « premiers romans en français » d'origine levantine. H.-M. y fait appel d'une part à une théorisation s'inspirant de « l'esthétique de la réception » de Hans Robert Jauss, de *La république mondiale des Lettres* de Pascale Casanova et de « l'essai pour une théorie » de la *Francophonie littéraire* de Michel Beniamino ; et d'autre part, à une historiographie devant beaucoup aux travaux de Fenoglio et de Daniel Lançon (en particulier pour la querelle Bonjean-Deïf) pour l'Égypte, et à ceux de Sélim Abou, Choghig Kasparian et Katia Haddad pour le Liban. Ce qui revient à croiser l'opposition, chère aux études francophones, entre un centre (où il vaut mieux être publié et diffusé pour être reconnu) et des périphéries (où il arrive qu'on soit plus lu qu'au centre), et l'opposition posant (voir ci-dessus) que le français n'a pas eu les mêmes fonctions et destin en Égypte et au Liban. Pour être publiés à Paris, les premiers romanciers libanais ont eu recours à ce que H.-M. appelle « la nébuleuse Barrès » (395), c'est-à-dire aux cercles nationalistes qu'ils étaient à même de fréquenter lors de leurs séjours parisiens ; alors que les premiers romanciers égyptiens ont eu recours ce qu'elle appelle « L'Internationale des Lettres » (410), mouvement pacifiste dont la revue *Europe*, fondée en 1923 sous l'égide de Romain Rolland, « assurera la reconnaissance continue du roman égyptien en français » (425). Quant à leur réception critique périphérique, elle sera assurée, au Liban, par *La Revue phénicienne*, fondée par Charles Corm en 1919, dont les éditions éponymes ont publié en 1972 *Le Retour du prodigue* de Klat ; et en Égypte, par *Les Messages d'Orient*, fondés par Finbert et Carlo Suarès, qui ne connaîtront que six numéros, d'avril 1925 à septembre 1926. Une divergence que H.-M. attribue à ce que, au Liban, « littérature francophone et politique sont inséparables » (461), alors qu'en Égypte, « la littérature francophone semble éprouver des difficultés à adhérer à l'histoire du pays » (517).
- 13 Cet ouvrage est le remaniement (d'où sans doute l'oubli d'une annexe), l'enrichissement (d'où la multiplication de notes couvrant parfois la page) et la réécriture (peut-être trop partielle pour un public élargi¹¹) d'une thèse soutenue en 2007, ce qui lui a valu un prix « d'histoire et de sociologie » de l'Académie française en 2013. Gros de plus de six cents pages et de près de neuf cents notes, il a le très grand mérite de réhabiliter tout un pan, quasi oublié¹², de la littérature francophone du Levant au début du XX^e siècle, en restituant ses contextes d'émergence, de publication et de réception. On peut regretter de ne pas y disposer d'un index thématique ou

notionnel qui, outre son utilité pour s'y retrouver, aurait permis d'éviter certaines redites, tout comme on peut regretter que la bibliographie (scindée en trois catégories et deux sous-catégories) n'en facilite pas la consultation. Mais il sera désormais difficile d'écrire dans le champ déjà bien labouré de la littérature en français d'Égypte et du Liban sans s'y référer.

NOTES

1. Nous nous bornerons par la suite au numéro des pages citées.
 2. Rappelons qu'il n'y avait pas, en Égypte ou au Liban, de citoyenneté au sens occidental de ce terme avant la fin des années 1930 (d'où l'absence de majuscule).
 3. Fondée en 1881, supprimée par les Britanniques, elle est rétablie après 1918. Dans le corps du texte, il est dit qu'il travaillait pour la Mission laïque.
 4. Il vécut en Syrie (Alep) en 1927, en Algérie (Constantine) en 1928, et au Maroc (Fès, Marrakech, Rabat) de 1930 à sa mort en 1963.
 5. H.-M. la dénomme Brun, mais la littérature féministe américaine la dénomme Le Brun.
 6. Sinon d'étude du moins de pratique : arabe dialectal égyptien ou libanais certainement ; arabe littéral, peut-être pour certains dont, évidemment, Deïf.
 7. Le Brun s'est convertie à l'islam (ce qui n'est pas une obligation pour une chrétienne épousant un musulman), et Bonjean s'y convertira quand, en poste au Maroc, il épousera une Berbère.
 8. Au moins avant la révolte égyptienne de Saad Zaghloul en 1919 et le mandat français en Syrie après 1920.
 9. Le bilinguisme arabe-français au Liban. Essai d'anthropologie culturelle. Paris : PUF, 1962.
 10. Il ne suffit pas dire que la prose de Finbert reproduit le rythme des énoncés arabes pour que le lecteur, au moins s'il est non arabophone, soit à même de percevoir cette « alchimie de l'écriture » (386).
 11. Les co-auteurs Bonjean & Deïf y deviennent une « double instance auctoriale » (245) ; un échange de provisions dans un wagon de chemin de fer entre trois personnages (un Britannique, un Hindou et un Égyptien) y devient un « échange épulaire dans sa version prolétarienne » (415).
 12. Des dix auteurs qu'étudie H.-M., le *Dictionnaire des littératures de langue française* (Paris : Bordas, 1984) n'en retient que quatre, trois libanais et un égyptien. Dans l'ouvrage collectif (Marc Kober, dir.) plus récent *Entre Nil et sable. Écrivains d'Égypte d'expression française* (Paris : CNDP, 2000), un seul de nos quatre égyptiens est traité.
-

AUTEUR

HENRI BESSE

École normale supérieure de Lyon